

# Romain Rolland en Bohême

Xénia Klépikov

Le nom de Romain Rolland est apparu dans la presse tchèque pour la première fois en 1908, dans un compte rendu du critique littéraire F. X. Salda sur “Antoinette”, tome VI de *Jean-Christophe*. Les premières traductions tchèques de ses œuvres ont commencé à paraître après l’attribution du Prix Nobel, c’est à dire en 1916 – juste avec *Jean-Christophe*.

À Villeneuve, Rolland avait pour voisins le médecin Henri Revilliod et sa femme Olga, fille cadette du président tchécoslovaque Tomáš G. Masaryk (1850-1937). Quand celui-ci venait la visiter, il rencontrait Romain Rolland et l’avait invité à venir à Prague. Rolland y alla avec sa sœur en 1924 et fut reçu très chaleureusement. Ce séjour est bien décrit dans *Romain Rolland tel qu’en lui-même* de Bernard Duchatelet (pages 256-257).

Avant la guerre, Masaryk était professeur de philosophie à l’université et s’est trouvé deux fois dans une situation assez semblable à celle de Rolland pendant la guerre ; c’est à dire seul, ou seulement avec un petit nombre d’amis et de collaborateurs face à une opinion publique hostile : la première fois dans une affaire d’antisémitisme, la deuxième pendant un conflit avec des intellectuels nationalistes qui s’obstinaient à reconnaître que quelques œuvres qu’on faisait passer pour médiévales n’étaient que des falsifications d’Ossian. Mais comme premier président de la Tchécoslovaquie il jouissait d’une grande autorité morale et fut aimé par la majorité des citoyens.

Dans les deux décennies de l’entre-deux-guerres, à peu près toutes les œuvres de Romain Rolland étaient traduites en tchèque ; ses cycles romanesques, ses nouvelles, ses œuvres dramatiques et musicologiques, ses biographies, quelques-uns de ses écrits politiques, plusieurs de ses pièces étaient jouées. En 1934 parut même une traduction de sa biographie de Stefan Zweig. On lui était très reconnaissant pour son attitude pendant la crise munichoise, d’autant plus que le parti pris de la France officielle et de la Grande Bretagne dans celle-ci fut éprouvé comme une trahison impardonnable (cette déception était, après la guerre, une des causes du succès remarquable du parti communiste dans les élections de 1946 : on avait perdu la confiance en des démocraties occidentales dont jusqu’ici on croyait être une partie inséparable), et peut-être plus encore pour son article *Deuil sur l’Europe*, qui condamnait énergiquement l’occupation des pays tchè-

ques par les nazis du 15 mars 1939. Article écrit le jour même pour *Europe*.

Après la guerre, les tirages des œuvres de Rolland traduites en tchèque (et en slovaque, bien sûr) étaient de plus en plus importants. C’était sans doute possible grâce à ses sympathies prosoviétiques. Pour le comprendre, il suffit de le comparer au cas d’André Gide, dont le nom n’apparaissait, dans les années cinquante, que par rapport à un pamphlet intitulé *Anti-Gide*, écrit en 1937 par le poète et journaliste communiste S. K. Neumann et polémisant autour du *Retour de l’U.R.S.S.* Ce pamphlet était même un thème de baccalauréat ! Mais les œuvres littéraires de Gide, on ne pouvait pas les emprunter dans les bibliothèques publiques ! Quand je fus capable de lire en français, je choisis, dans la bibliothèque romanistique de l’université, un roman de Gide, c’était *La Symphonie pastorale*, si je ne me trompe pas. Il me plut, mais j’étais tout de même un peu déçue : je ne pouvais y trouver quoi que ce soit de choquant, pas plus que chez un André Maurois par exemple, qui bien sûr n’était pas très propagé à l’époque, mais dont les œuvres traduites avant la guerre étaient accessibles sans problème dans les bibliothèques.

Il faut toutefois admettre que cela allait changer peu à peu : comme le régime devenait graduellement moins rigide et plus libéral, les traductions des œuvres des écrivains jusqu’ici idéologiquement proscrits commençaient à paraître : Malraux, Sartre, Camus, Gide, etc... Mais *Le Retour de l’U.R.S.S.*, restait bien sûr toujours un *prohibitum*. Un fait divers anecdotique : aujourd’hui, selon le catalogue de la Bibliothèque nationale, la traduction tchèque de ce titre devrait s’y trouver en trois exemplaires, et comme il s’agit d’un livre édité il y avait plus de 50 ans, ces exemplaires pourraient – théoriquement – être consultés dans la salle d’études. Pourtant, les trois exemplaires sont introuvables, perdus, c’est à dire volés. Au contraire, aucun des exemplaires de la traduction tchèque des *Retouches à mon Retour* n’est perdu, bien que les informations ici sont, à mon avis, plus substantielles et mieux documentées ; mais la parution de cet opuscule n’avait plus l’effet d’un choc, d’une surprise, n’éveillait plus une telle attention.

Mais de cette situation, les lecteurs de Rolland ne se rendaient pas compte à l’époque, ils ne s’en souciaient même pas. Les éloges de l’Union Soviétique, dans les années cinquante, étaient omniprésents mais

on n'y accordait guère attention. C'était quelque chose qu'on pouvait influencer aussi peu que le beau ou mauvais temps. On ne partageait pas du tout l'admiration officielle de tout ce qui était soviétique, on trouvait cela ennuyeux, on s'en moquait même, mais autrement qu'en Pologne ou en Hongrie peut-être. Dans ces pays on avait fait des expériences différentes, les Russes – ou plutôt les Soviétiques – n'étaient pas haïs ; cela ne changera qu'après 1968.

On avait du mal à comprendre les spectaculaires procès politiques, les accusations que les accusés portaient contre eux-mêmes étaient suspectes, sonnaient faux. Mais cela ne concernait que les classes de la haute politique avec laquelle on ne voulait rien avoir à faire. On n'admirait pas Staline, ceux qui pleuraient à sa mort n'étaient pas nombreux, mais on ne le prenait tout de même pas pour un criminel comparable à Hitler ! Certes tout le monde, même celui qui n'avait pas eu une victime de la répression dans sa propre famille, en connaissait des cas dans son entourage mais tant que l'on n'a pas pu en parler ouvertement, on ne s'imaginait pas du tout qu'elles puissent être si nombreuses.

L'opinion de ceux qui avaient, dans les années de guerre et immédiatement après, c'est à dire avant 1948 – date définitive de la prise du pouvoir des communistes –, l'âge adulte ou étaient adolescents, était bien sûr déjà toute faite : ou bien ils soutenaient les thèses de la propagande communiste officielle, ou bien ils les contestaient. Ce qu'ils ne pouvaient certes faire qu'en cachette, dans le cercle familial ou avec leurs amis les plus intimes. Mais ils n'en étaient pas moins passionnés. Toutefois, leurs cadets n'étaient convaincus ni par les uns ni par les autres. Ce qui pour eux avait une importance primordiale c'était la liberté.

Et pouvait-on savoir avec sûreté et sans équivoque que celle-ci pouvait davantage prospérer dans les conditions du capitalisme que dans celles du socialisme ? En tout cas, les disputes idéologiques qui ne finissaient pas étaient fatigantes et ennuyeuses, ne posant que des problèmes secondaires et académiques : il ne s'agissait pas de résoudre ce qui valait mieux en théorie, mais de ce qu'il était possible d'atteindre ici et maintenant.

Même après 1956, la plupart des jeunes gens ne savaient pas grand chose des crimes staliniens, on allait les découvrir peu à peu. Et n'étaient-ce donc pas les Russes eux-mêmes les premiers qui les ont mis au jour (en commençant par Khrouchtchev jusqu'à Sol-jénitsine), tandis que les fonctionnaires du PC, ici, ne les suivaient qu'à contrecœur, de peur de faire découvrir – et pour cause – leur propre responsabilité dans les crimes du “culte” ?

Bien sûr, il y avait pas mal de choses dont on était mécontent, mais il restait toujours l'espoir que cela puisse changer. D'autant plus que les années soixante étaient un temps d'un formidable épanouissement culturel ; quant à la vie sociale et politique, elle aussi devenait peu à peu plus libre, même si les changements ne grossaient pas si vite qu'on aurait voulu.

Et au sujet de la liberté, pouvait on trouver quoi de plus inspirateur que les œuvres littéraires de Romain Rolland ? D'ailleurs, ce n'était que dans le dernier tome de *L'Âme enchantée* que l'on parlait de l'Union soviétique, mais il n'y avait rien, ici, qui puisse rappeler le réalisme socialiste, ennuyeux et mensonger.

Quand un cycle de conférences sur Romain Rolland accessible à tous les étudiants – pas seulement aux romanistes –, avait lieu à l'université, la salle était toujours pleine. Ses romans et nouvelles étaient édités dans de nouvelles éditions, à partir de 1950 ; il y avait toute une série de ses *Œuvres* dans la maison d'édition Odéon, spécialisée dans la littérature mondiale. C'étaient cependant des œuvres choisies, incomplètes : il n'y parut par exemple pas *Clérambault*, traduit en tchèque en 1925, ni la *Vie de Ghandi* (en tchèque 1925 et 1932), de *Ramakrishna* et *Vivekananda* (en tchèque tous les deux en 1931), aucune de ses œuvres de publiciste, ni *Au-dessus de la mêlée* (en tchèque en 1926), ni même *Adieu au passé*, l'unique article de *Quinze ans de combats* traduit en tchèque en 1935, ni son *Péguy*, qui d'ailleurs n'est pas un écrivain très connu dans le pays. Dans le volume contenant ses écrits autobiographiques, c'est à dire *Les Mémoires* et *Le Voyage intérieur*, paru en 1960, on ne trouve pas, par exemple, les phrases concernant le rapport de l'URSS à la religiosité (page 254 de l'édition originale de 1956 des *Mémoires et fragments du Journal*). Mais y étaient compris toutes ses *Vies de Beethoven*, de *Michel-Ange*, de *Tolstoï*, la plupart de ses œuvres théâtrales et musicologiques, ses essais sur la littérature : sur Shakespeare, Goethe...

Ses pièces étaient jouées dans tout le pays, *Pierre et Luce* et *Colas Breugnon* étaient adaptés pour le théâtre et la télévision ; même des musiciens s'inspiraient de ses œuvres ; deux compositeurs slovaques en ont même fait des opéras : en 1967, Miro Bázlik de *Pierre et Luce*, en 1969, Ján Cikker du *Jeu de l'amour et de la mort*. Cette pièce elle-même connut un grand succès en 1964 dans une mise en scène remarquable d'Alfred Radok : c'était un grain semé dans la terre fertile où mûrissaient les fruits du Printemps de 1968. Qui étaient brutalement détruits, comme on sait, en août de la même année par les blindés soviétiques et des quatre autres armées “fraternelles”, de même que tous les espoirs, toutes les illusions. Maintenant, il n'y avait plus de doute : c'était un régime fondé sur la violence et le mensonge. Alfred Radok était du nombre de ceux qui ont quitté le pays, il vécut en Suède et mourut à Vienne en 1974.

Les années suivantes, on peut vraiment les désigner comme “noires”, aussi bien dans la vie sociale que culturelle. Toutefois, en 1971 parut, en français, une étude intitulée *Romain Rolland et les Amis de l'Europe*. Son auteur Joseph Kvapil, peu après décédé, était mon ancien professeur à l'université. Ainsi je pouvais, pour la première fois, lire la lettre écrite en 1937 par Romain Rolland à Hermann Hesse, apprendre quelle

était sa réaction au pacte soviéto-allemand etc. ; jusqu'ici je n'en savais rien du tout. Je n'avais pas du tout oublié la réponse catégoriquement négative du professeur Kvapil quand, il y avait plus de dix ans, je lui posais la question : Rolland était-il communiste ? Alors, je m'en contentai et n'y pensai plus ; mais dans la décennie suivante, j'avais appris et compris bien des choses, aussi il y avait à présent pas mal de questions qui surgirent et auxquelles j'aurais bien aimé avoir des réponses claires. Mais dans la Tchécoslovaquie de ces années, il n'y avait pas moyen de les trouver. En 1976 venait de paraître une *Histoire de la littérature française des 19e et 20e siècles* en trois volumes : dans le deuxième, un chapitre assez large est consacré à Romain Rolland, mais concernant seulement les dernières années de sa vie ; on peut lire en deux ou trois phrases qu'il travaillait aux monographies sur Beethoven, Péguy et ses souvenirs.

J'avais perdu tout espoir que la vie dans mon pays natal puisse jamais devenir plus libre, et surtout je ne voulais pas que mon fils y reste enfermé à jamais et sans perspectives plausibles, et comme ma mère était d'origine allemande, nous sommes allés en Allemagne fédérale en 1981, où les conditions pour le commencement d'une nouvelle existence étaient pour nous plus favorables qu'ailleurs. Je pouvais enfin me mettre à la recherche des réponses qui m'intéressaient. Mais c'est déjà une toute autre histoire.

Après 1989, en Tchécoslovaquie, ce fut une explosion d'éditions qu'il n'était pas imaginable de réaliser

auparavant. Quant à la littérature traduite, c'est bien sûr l'anglophone qui prévaut toujours. Dans le domaine de la littérature française, on traduit surtout les œuvres des auteurs contemporains.

Cependant sont parus, dans ces deux dernières décennies, trois fois *Pierre et Luce* et deux fois *Colas Breugnon*, devenus de vrais best-sellers. En 1995 fut aussi rééditée, en un volume, la traduction de *L'Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante* de 1931, dont le traducteur Jaroslav Zaorálek était un des meilleurs traducteurs tchèques. Il avait, avant 1939, traduit plusieurs œuvres de Romain Rolland. En 1990 *Les Loups* ont été adaptés pour la télévision ; on rediffusa la pièce en 2000, le 17 novembre (date de fête nationale) et encore en 2005. En 2005 également, un théâtre régional présenta *Colas Breugnon*, adapté pour le théâtre par l'écrivain et auteur dramatique Pavel Kohout, lui aussi exilé de 1977 à 1989. En 2009, c'est *Le Jeu de l'amour et de la mort* qui fut joué dans un autre théâtre ; la critique l'a apprécié comme une "digne contribution au 20e anniversaire de la Révolution paisible".

De tout cela, on peut conclure que, même si Romain Rolland n'a plus cette place privilégiée dans la vie littéraire tchèque d'autrefois, il est tout de même loin d'être oublié ou même renié.

septembre 2011

*Xénia Klépiková a été professeure de lettres françaises à Prague.*